

XIV

« L'ARROGANTE PUEBLA. »

Devant la place. — A Cholula. — Dans un chemin creux. — Un succès. — Le Pénitencier. — Les cadres. — Conseil de guerre. — Fausse manœuvre. — Combat d'Atlixco. — Chez le curé. — Approvisionnements. — Attaque d'un couvent. — Temps d'arrêt. — Combat d'avant-garde. — La fin du caïd Osman. — Combat de San-Lorenzo. — Aux avant-postes. — Retour au Camp. — Une belle lettre. — Nos prisonniers. — Entrée à Puebla. — Soixante-cinq héros. — Au violon !

Ce ne fut pas sans une certaine surprise que les hommes du métier apprirent que le général en chef avait décidé l'attaque de Puebla par l'ouest, par le fort San-Xavier, alors que les généraux mexicains opinèrent pour le sud, c'est-à-dire pour le fort de Carmen, alors que de Paris on indiquait aussi ce fort de Carmen comme le chemin le plus court pour arriver au succès définitif. Je ne suis pas un ingénieur, et le général Forey ne me racontait pas ses secrètes pensées ; mais je m'expliquai ainsi cette décision.

Le fort de San-Xavier, appuyé à l'église du même nom et à un bâtiment de construction récente et solide, qu'on appelait le Pénitencier, s'avancait en saillie vers le Cerro San-Juan, où se trouvait établi le quartier général. C'était comme un morceau de la place, détaché d'elle, quoique tenant à elle. Ce fort se prêtait à un

siège régulier, et l'heure de sa chute pouvait être mathématiquement prévue. Si, au contraire, on prenait pour objectif le fort de Carmen, on avait en face de soi tout le front sud, espèce de longue courtine protégée, à chacune de ses extrémités, par un bastion dont les feux auraient battu les flancs de l'assaillant. La prise de ce fort eût été la victoire immédiate et complète, car il donnait accès au cœur de la place. Mais elle exigeait un plus rude coup de collier que celle du fort de San-Xavier. Pour me servir d'une comparaison familière, attaquer Puebla par San-Xavier, c'était saisir son adversaire par un bras ou une jambe ; attaquer Puebla par le fort de Carmen, c'eût été saisir son adversaire par le ventre. Le général Forey opta pour le bras ou la jambe. Le plan lui parut plus en rapport avec les moyens d'artillerie dont il disposait. Nous avions cinquante-six bouches à feu, dont huit de siège. Puebla avait sur ses remparts quatre-vingt-seize bouches à feu, dont huit seulement pour le fort San-Xavier. Cinquante-cinq autres bouches à feu en réserve portaient à cent cinquante et un canons l'armement total de la place. Et puis M. de Saligny n'était-il pas là pour affirmer que ces canons, ces parapets, ces forts n'étaient qu'un décor ; que derrière eux fermentait une population cléricale qui attendait impatiemment sa délivrance, et était prête à tomber aux genoux de ses vainqueurs ?

Le général Forey le croyait, parce que l'on croit ce qu'on désire, et il ne soupçonnait pas du tout la résistance qu'on lui préparait. Il avait dit et répété souvent qu'il ne venait pas chercher au Mexique une gloire nouvelle, qu'il en avait été saturé dans ses campagnes précédentes ; mais qu'il voulait faire une campagne en quelque sorte administrative, et rendre la paix et le bonheur à un beau pays et à de braves gens livrés au pillage et à l'anarchie, qui n'avaient besoin que d'ordre et de sécurité pour marcher de pair avec les

peuples les plus civilisés, dans la voie du progrès. Comprendait-il déjà la vérité qui commençait à sauter aux yeux des clairvoyants, à savoir que l'Empereur ne s'était pas mis sur les bras une affaire aussi grosse que celle du Mexique, par compassion pour les Mexicains ou par faiblesse pour les hommes d'affaires ; qu'il avait une arrière-pensée, une arrière-pensée plus grandiose que grande, nébuleuse, extravagante, dont la dernière formule, presque inexpressible, eût été celle-ci : la reprise du continent nord-américain par les races latines, ou au moins le partage de ce continent entre Latins et Anglo-Saxons ? Je n'en sais rien. Dans tous les cas, sans être assez vain pour croire que Puebla céderait à une chiquenaude, il espérait bien ne pas être arrêté trop longtemps par elle. Et quand elle lui résista avec un véritable héroïsme, sa surprise et son dépit percèrent dans des ordres du jour où il la traitait d'« arrogante ».

Quelqu'un que la confiance imperturbable de M. de Saligny n'avait pas gagné, c'était le commandant Billard, des voltigeurs de la garde, le chef du bureau politique, le futur général Carrey de Bellemare. Il ne croyait pas du tout à l'influence du parti clérical, et il avait cherché à mordre sur le parti libéral, en organisant une sorte de pronunciamiento contre le gouvernement de Juarez. Mais le commandant s'illusionnait sur son importance et comptait trop sur la bienveillance de son général. M. de Saligny eut vent de cette intrigue mal conçue et la fit échouer par des indiscretions calculées, qui eurent pour résultat de transformer en ennemis irréconciliables les hommes avec lesquels on avait essayé de négocier. Il commit même la faute de repousser les avances de Santa-Anna, l'ancien dictateur, qui avait eu la jambe emportée en défendant jadis la Vera-Cruz contre l'amiral Baudin, personnage très considérable et très influent, dont nous aurions pu utiliser les services.

M. de Saligny et le commandant Billard se trouvaient ainsi aux deux bouts d'une bascule. Le premier de ces deux diplomates finit par l'emporter sur l'autre, qui, dès le commencement du siège, fut nommé major de tranchée et disparut avant la prise de Puebla, renvoyé en France avec une mission pour l'Empereur. Quant au général Bazaine, il était ce qu'il fut toute sa vie, ambigu et cauteleux. Il voyait le moins possible le général Forey. Il cultivait le plus possible M. de Saligny et avait fini par lui inspirer la conviction que les affaires ne marcheraient bien que lorsque lui, Bazaine, aurait remplacé le général Forey. Le ministre de France travaillait dans ce but, et l'armée en général, je dois le dire, partageait cette conviction.

L'investissement était complet le 19, et, installés à notre lagune de San-Balthazar, nous nous livrions à un service de surveillance actif et rigoureux. Mais avant même que la tranchée fût ouverte, mon régiment allait se distinguer dans un très brillant combat de cavalerie qui lui valut un ordre du jour des plus flatteurs et des récompenses exceptionnelles : ce fut le combat de Cholula.

Le 22 mars, au matin, mes deux escadrons de chasseurs d'Afrique et mon escadron du 12^e de chasseurs partaient, avec le général et moi, pour une grande reconnaissance, ne laissant au bivouac que les cuisiniers. Il s'agissait de visiter quelques gros villages répandus dans la plaine, afin de rassurer les populations, en leur faisant connaître les proclamations du général en chef, qui leur recommandait la tranquillité et leur promettait sa protection. Nous allâmes d'abord à six kilomètres, à Ixtingo-Tchichaña, et tout se passa convenablement. Les bons Indiens reçurent notre message avec une docilité silencieuse, et continrent d'autant plus leur émotion qu'ils ne comprenaient pas un mot de la prose du général. Puis, nous gagnâmes, à quatre kilomètres plus loin, Cholula, l'ancienne ville sainte de l'empire az-

tèque, où l'on trouve encore un *teocali*, monticule artificiel de soixante mètres de haut, surmonté jadis d'un temple réservé aux sacrifices humains, et que remplace aujourd'hui une chapelle dédiée à Notre-Dame de los Remedios.

La population de Cholula, qui compte ordinairement cinq mille âmes, s'était beaucoup augmentée, par suite de l'émigration d'habitants de Puebla, désireux de se soustraire au siège. Nous entrâmes dans Cholula au bruit de nos trompettes, traversant, pour gagner la place centrale, des rues bordées d'assez jolies maisons et pleines d'une foule considérable et même sympathique. Mes jeunes gens se redressaient sur leurs chevaux, qu'ils faisaient caracoler, et échangeaient des œillades engageantes avec les mañolas coquettes, qui leur souriaient du haut de leurs balcons. C'était jour de marché. La place était pleine de marchands et de clients. Nous nous formons en bataille sur cette place, et le général m'envoie dire que je peux permettre à quelques cavaliers de descendre de cheval, pour acheter des légumes frais.

L'alcade arrive, salue, et s'abstient consciencieusement de nous prévenir qu'un gros détachement de cavalerie mexicaine avait quitté la ville en nous voyant arriver. Le général, du haut de son cheval, commence à lire la proclamation à l'alcade, lorsque tout à coup éclatent des coups de fusil, tirés sur nous d'une petite éminence qui dominait la ville. Comme par un coup de baguette, la place se vide; marchands et clients s'enfuient dans toutes les directions. En un clin d'œil, tout mon monde est remis en selle, et nous nous portons au galop sur le mamelon d'où étaient partis les coups de fusil, assez inoffensifs, puisque je n'avais eu qu'un cheval de blessé. Les Mexicains avaient décampé. Je prends position sur le mamelon. Le général, rassuré, me fait dire de renvoyer les hommes au marché, et de

débrider pour donner à manger aux chevaux. Puis, avec ses officiers d'ordonnance et quelques hommes d'escorte, il se porte en avant.

Quoique nous fussions très unis, le général et moi, il y avait, ce jour-là, entre nous un peu de mauvaise humeur. Il souffrait de ses rhumatismes; je me ressentais toujours de mes accès de fièvre de la Vera-Cruz, j'étais énervé de n'avoir jamais mon régiment complet sous la main et de faire, en somme, un service de chef d'escadrons. Bref, nous étions, tous les deux, agacés l'un contre l'autre.

De l'endroit où j'étais, je dominais une assez grande étendue de pays et j'aperçus, dans le lointain, une grosse masse de cavalerie qui se dirigeait sur nous. J'envoyai aussitôt mon adjudant-major au général, pour le prévenir que nous allions être attaqués.

— C'est bien, dit-il, que le colonel fasse ce que je lui ai dit.

Au lieu d'obéir, je fis partir en avant deux pelotons, et bientôt une fusillade, engagée entre ces avant-postes et l'ennemi, ne nous laissa plus de doutes sur les intentions de ce dernier.

Cependant le général de Mirandol s'était engagé, avec son escorte, dans un chemin creux qui débouchait sur une vaste plaine plantée de maïs et d'agaves, par conséquent difficile pour les chevaux. Il me fit dire de le rejoindre le plus vite possible, et, comme j'avais tous mes hommes en main, je partis lestement derrière lui, très mécontent, d'ailleurs, le taxant, dans mon for intérieur, d'imprudence et d'entêtement. Nous marchions en colonne par quatre sur cette route encaissée dont les berges, arrivant à la hauteur de nos têtes, nous cachaient à l'ennemi. Il n'y avait pas assez de place pour nous développer davantage.

Tout à coup, un grand bruit de galop! Mes deux pelotons revenaient grand train, ramenés par les lances

de tout un régiment de cavalerie mexicaine. Et pas moyen de manœuvrer. Oh ! là, je retrouvai mon Mirandol tout entier, mon Mirandol qui, suivant l'expression d'un de ses camarades d'école, « volait au combat comme un amant entre les bras de sa maîtresse ». Il nous donna l'exemple, et d'un bond de son cheval il fut sur la berge. Instinctivement, chaque cavalier l'imita individuellement, en faisant faire un à droite à son cheval, et en grimant sur le bord du chemin. Nous sortîmes du chemin creux comme des diables d'une boîte. C'était le désordre, mais notre apparition subite produisit sur la cavalerie mexicaine, qui chargeait nos pelotons, l'effet de la tête de Méduse. Elle s'arrêta net, désunie par sa charge. Nous étions déjà sur elle. L'ennemi s'avançait sur trois lignes. La première, abordée avec un élan irrésistible, fut culbutée sur la seconde qu'elle entraîna avec elle, et la troisième s'enfuit sans nous attendre, mais non sans laisser quelques-uns de ses traînards sous le sabre des chasseurs d'Afrique.

Le succès était aussi complet que possible. Le terrain était jonché de cadavres. Nous avions fait cent prisonniers, et parmi eux le colonel des lanciers rouges de Durango, réputés les plus braves du pays, qui, relevé blessé sur le champ de bataille, nous affirma que son régiment était anéanti. La deuxième et la troisième ligne mexicaine étaient formées, nous dit-il, par deux régiments de rifles, c'est-à-dire de carabiniers. C'étaient donc trois régiments, quinze cents hommes, que deux seuls escadrons de chasseurs d'Afrique avaient mis dans la plus complète déroute, l'escadron du 12^e de chasseurs ayant été maintenu en réserve. Cette affaire inspira à la cavalerie mexicaine une telle terreur que jamais, depuis, elle n'osa se mesurer avec nous. Outre les prisonniers, nous ramenâmes quantité de chevaux, équipés et harnachés, et plusieurs chargements de lances, de sabres et de cara-

Campa de Cholula

bines. Nos pertes furent les suivantes : le capitaine Petit, blessé mortellement ; mon adjudant-major, le capitaine Bossant, blessé grièvement d'un coup de lance à l'épaule ; un maréchal des logis et quatre chasseurs tués, et dix-huit blessés plus ou moins gravement.

Ce succès, réellement très glorieux pour mon régiment, frappa d'autant plus les imaginations qu'il eut pour spectateurs non seulement toute la population de Cholula qui, du haut de ses terrasses, assista au combat livré aux portes de sa ville, mais encore deux bataillons de zouaves et deux escadrons du 2^e de chasseurs d'Afrique qui arrivaient par hasard à Cholula, escortant l'intendant général, et qui eussent été pour nous une puissante réserve, si la fortune nous eût trahis. Enfin, dans le lointain, du haut du Cerro San-Juan, où était établi son quartier général, le général en chef lui-même put suivre, avec sa lorgnette, toutes les péripéties d'un combat dont il fut ravi. Nous rentrâmes dans Cholula, pour nous débarrasser de nos prisonniers et de nos blessés, que nous confiâmes aux zouaves, et pour nous occuper des détails qu'entraîne forcément un combat. Et le soir, nous repartîmes, par un orage épouvantable, sous une pluie torrentielle. Notre retour fut encore attristé par un accident terrible. Un cheval échappé galopait le long de la colonne. Un officier du 12^e de chasseurs étendit le bras pour l'arrêter, et, au lieu de la bride, il saisit le pistolet d'arçon qui, sorti des fontes, pendait au bout de sa lanière. Le pistolet partit si malheureusement que le pauvre officier, atteint en plein corps, fut tué net. Arrivés à Ixtingo par hasard, car nous marchions comme dans un four, le général réquisitionna pour nous éclairer les grosses lanternes d'église qu'on porte au bout d'un bâton, dans les processions. D'ailleurs, depuis notre succès, nous ne rencontrions plus que des gens disposés à nous servir, et ceux d'Ixtingo se mirent d'eux-mêmes, avec leurs

lanternes, à la tête de nos pelotons, qui firent ainsi une rentrée d'opéra-comique à leur bivouac, sous Puebla.

Là, les marmites bouillaient dès le matin. Les ragôts de Dargenson mijotaient doucement depuis douze heures, et à minuit, fourbus, mais enchantés, après avoir servi le souper des chevaux, nous prîmes tous un bon repas avant de nous coucher.

Le lendemain, à dix heures du soir, à six cents mètres de la place, on ouvrait la première parallèle contre l'« arrogante » Puebla. Le 25, le génie traçait une seconde parallèle à trois cent cinquante mètres, et l'artillerie commençait la construction de ses batteries. L'ennemi ne semblait pas songer à contrarier nos travaux d'approche et se contentait de tirer quelques coups de canon, qui faisaient peu de mal à nos troupes, très habilement abritées. Le 26, l'artillerie française ouvrit son feu, qu'elle soutint très énergiquement pendant deux jours.

Le 28 fut un jour de fête pour mes deux escadrons. Le général en chef les passa pompeusement en revue et leur adressa, de vive voix et par un ordre général, de très chaleureuses félicitations. Le commandant de Tucé reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur. Le pauvre capitaine Petit, qui allait mourir à l'ambulance, fut fait chevalier, ainsi que le capitaine Perrin et le lieutenant Compagny. Six médailles militaires furent distribuées à des sous-officiers et à des cavaliers.

Le soir, les travaux d'approche étaient arrivés à 70 mètres du saillant du bastion, qui fut battu en brèche, toute la nuit et toute la journée du lendemain. De notre bivouac de San-Balthazar, nous suivions, minute par minute, le drame militaire et les effets destructeurs de notre artillerie rayée, dont les coups frappaient, avec une précision mathématique, le mur du bastion et élargissaient la brèche à vue d'œil.

Dans l'après-midi du 29, cette brèche était jugée

praticable, et, à cinq heures, la colonne d'assaut s'élançait. Le général en chef avait voulu que l'honneur de cette périlleuse attaque fût réservé aux deux bataillons qui, le 5 mai précédent, avaient échoué dans leur téméraire entreprise contre le fort de Guadalupe : le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied et un bataillon du 2^e de zouaves. Nous vîmes tous ces braves gens se jeter sur la brèche et la gravir sous le feu le plus violent. Au bout de quelques minutes, le drapeau tricolore, hissé sur le fort San-Xavier, et accueilli par les applaudissements de toute l'armée, annonçait leur victoire.

L'heure de l'assaut n'avait pas été très bien choisie, car, à cinq heures, le 29 mars, il ne restait plus assez de jour pour poursuivre un succès ou réparer un échec. Il fallut se contenter de s'emparer du fort et de se loger dans le gros bâtiment du Pénitencier, sa dépendance, qui, battu toute la nuit par l'artillerie, n'offrait plus un abri bien sûr, et dans lequel on ne se maintint qu'à force d'énergie.

Et puis, tout était-il fini? Puebla était-elle à nous? Hélas! non. Tout commençait seulement. Puebla n'était pas prise.

J'ai déjà dit plusieurs fois que toutes les villes du Mexique sont constituées par une grande place carrée centrale, entourée de maisons, séparées par de grandes rues, larges, qui se coupent toutes à angle droit. Cette disposition fait donc de chaque îlot de maisons une sorte de quartier particulier, isolé par la largeur des rues et flanqué à droite, à gauche, en avant, en arrière, par des quartiers exactement semblables. Les gens du pays appellent ces îlots des cadres. A Puebla, presque tous ces cadres contiennent soit une église, soit un couvent très solidement bâtis et qui formaient une sorte de réduit. Or, le gouverneur de la place avait fortifié tous ces cadres. Non seulement il y avait du canon dans le réduit central, mais toutes les maisons étaient